

VICTOR KARADY

**Les relations avec la France dans la sociologie hongroise
naissante (1900-1944) :**
Note de recherche

Around the reception of French social sciences in Hungary in the first half of the 20th century. The paper attempts to analyze some indicators of the reception processes in question. After recalling the status of French as a second foreign language of high culture in the intellectual orientation of the educated middle classes in Hungary since the end of the 19th century, we will go on to study some objective indices of intercultural relations by first mentioning trends in the wanderings of Hungarian students abroad. I then study the book reviews in the main organs of social disciplines to measure the relative weight of French science in the concerns of their Hungarian peers. This investigation is concluded by a tight statistical analysis of the reference universe of the Hungarian press - major press and scientific and intellectual journals - as to the frequency of appearance of canonized representatives of the French social studies from around 1900 to 1940.

Tout ce qui touche à la modernisation intellectuelle en Europe de l'Est et du Centre dès avant l'époque des Lumières, surtout pendant la longue période de la construction des États-nations depuis le 19^e siècle, doit beaucoup aux relations avec l'Occident. Les grandes puissances à la fois économiques, militaires et intellectuelles établies en Europe de l'Ouest – la France, l'Angleterre et la Prusse – servaient, bien que très inégalement et de façon variable dans le temps, de modèles de développement pour le reste du continent et, de façon plus concrète, offraient les moyens d'acquérir les compétences nécessaires aux classes cultivées des sociétés qui entraient tardivement dans la modernité. Ceci se faisait par l'échange passablement unilatéral d'étudiants (pérégrinations des élites cultivées dans les universités de l'Ouest), par la traduction des textes fondateurs des disciplines scientifiques modernes ou – plus directement – par le recours aux mêmes produits savants dans leurs versions originelles. Pareil état de choses continue à perdurer depuis plus de deux siècles, ce qui permet d'opposer de façon générale l'intelligentsia engagée dans la création, dans la reproduction et dans l'exploitation professionnelle des savoirs des deux parties de l'Europe. À l'Ouest, les marchés des professions intellectuelles ont toujours été beaucoup plus autocentrés – sinon isolés les uns des autres – surtout dans les grands pays, donnant naissance à des structures organisationnelles et à des fonds de connaissance portant la marque (quoique différemment selon les disciplines) des produits locaux, c'est-à-dire nationaux. Dans l'Est européen, les mêmes marchés ont été plus ou moins fortement dépendants de leurs modèles occidentaux, surtout pendant la période, souvent longue, de leur gestation.

On peut aborder cette problématique des relations intellectuelles transnationales, le plus souvent très inégales, à partir de quatre questions qui me paraissent fondamentales.

La première porte sur les indicateurs mis en œuvre pour l'étude de ces relations : pérégrinations d'étudiants, enseignement des langues non locales, ouvrages traduits, organes de presse importés, direction du tourisme intellectuel, évocations dans la presse nationales des événements de la vie savante des pays concernés, etc. Si l'on est en droit de supposer que ces indices convergent vers des résultats parallèles, il peut y avoir aussi entre eux des divergences, répondant à la spécificité de la portée de chacun.

La seconde question relève de l'intensité du recours à l'étranger, dans les discussions et discours scientifiques des sociétés nationales concernées. On peut qualifier cette question d'interrogation sur le degré d'« indigénat », ou d'ethnocentrisme, observé dans le développement des marchés intellectuels en question – chose éminemment soumise à des variations dans le temps.

La troisième série de problèmes se rattache évidemment –il s'agit en fait d'une question centrale dans ce genre d'étude – à la ventilation des impacts étrangers selon les puissances intellectuelles : encore un phénomène destiné à évoluer dans le temps, selon un ensemble de variables historiques.

La dernière question, enfin, a trait justement à la nature de ces variables. Les relations culturelles et scientifiques inter-étatiques obéissent à des logiques multiples, liées comme elles le sont aux relations politiques entre États, au régime d'inégalité de développement perçu par les acteurs de chaque branche du savoir, à la situation des parties prenantes – situation faite de proximité, de distance, d'interconnaissance ou de facilités de communication – ainsi qu'à un ensemble de facteurs liés à l'héritage ou à l'*habitus* personnels, aux affinités longuement établies, ou à des valeurs communes ou attribuées, historiquement construites.

Après ces considérations générales mais indispensables sur le fonctionnement des relations scientifiques transnationales, qu'il faut garder à l'esprit lorsqu'on analyse des cas concrets, et notamment le nôtre, venons-en à l'objet propre de cette note, concernant les différentes variantes de la discipline sociologique, construites et reconstruites en Hongrie au moins trois fois depuis le début du 20^e siècle. Les jalons empiriques qu'on présentera pour l'éclairage du poids des auteurs et des produits occidentaux – notamment français – et qui pèsent sur l'univers des références (aux fonctions scientifiquement légitimatrices) des principales formations sociologues, n'ont de sens qu'une fois faite la constatation qui suit : pendant toute l'époque de la modernisation postféodale de l'ancien régime (y compris le féodalisme tardif d'avant 1848), la Hongrie fut, culturellement, une colonie germanique.

Le fait colonial peut être objectivé de bien des façons, comme on le sait assez communément. La Hongrie, jusqu'en 1918, faisait partie de l'Empire des Habsbourg, dont les populations de langue germanique (23 % en 1910) représentaient la catégorie de locuteurs la plus importante (et la mieux scolarisée), devant les Hongrois (19,6 %) et

les Tchèques (12,5 %), tous autres groupes ethniques étant inférieurs à 10% de l'ensemble. Mais la part des locuteurs de la langue de la cour et de la capitale impériale fut beaucoup plus large dans l'aristocratie latifundiaire (Janos, 1982 : 19), probablement majoritaire même en Hongrie, sans parler du patriciat commerçant et artisanal des villes libres, presque entièrement composés d'Allemands (Janos, 1982 : 20-21). On retrouve de la sorte une proportion élevée de gens de langue ou d'origine ethnique germanique (identifiables par leur nom de famille) dans les classes moyennes cultivées qui émerge à l'époque du dualisme austro-hongrois, particulièrement dans l'intelligentsia professionnelle. Si la part démographique de ces groupes de première langue germanique, identifiés par les statisticiens du 19^e siècle, ne dépassait sans doute pas 15 % de la population nationale, leur participation dans les nouvelles élites cultivées a été considérable. En leur ajoutant les secteurs juifs de la population, composés eux aussi, à l'origine, de locuteurs de dialectes germaniques, ces groupes germanophones atteignent vers 1900 presque la majorité dans tous les milieux professionnels diplômés, si l'on en prend pour témoignage la structure de la population estudiantine (Karady, 2012 : 193-221). Du reste, pour ce qui est de l'orientation culturelle de ces mêmes élites, un cinquième des journaux était encore, en 1883, entièrement (14,3 %) ou partiellement (5,3 %) publié en allemand (*Magyar statisztikai évkönyv*, 1893 : 320). Au même moment, parmi les revues scientifiques reçues de l'étranger, 77 % étaient également de langue allemande, contre seulement 9,1 % en français et 4,2 % en anglais (*Magyar statisztikai évkönyv*, 1893 : 320).

Le système scolaire ne faisait que renforcer ces tendances, dans la mesure où l'allemand était resté, à côté du latin, la seule langue vivante d'étude obligatoire dans les lycées classiques, avec, à la fin du 19^e siècle, 8,1 % de toutes les heures d'enseignement pendant 8 ans (voire 10,7 % dans les *Realschulen* sans latin, où l'on en consacrait toutefois autant au français) (Mészáros, 1988 : 103). Quant aux pérégrinations des étudiants de Hongrie à l'époque de la double monarchie, leur cercle territorial et culturel s'est presque exclusivement (jusqu'à 93 %) restreint aux établissements d'enseignement supérieur de langue allemande (Karady, 2018 : 261). Il est vrai toutefois que derrière ce chiffre se cache une réalité différente : une part certainement considérable des mouvements d'étudiants se faisait sous forme de 'visites culturelles' de Hongrie jusqu'à Paris, sans que la présence de ces étudiants dans les amphithéâtres d'accès libre de la Sorbonne ou du Collège de France eût été enregistrée, étant donné les incompatibilités administratives entre l'Université postnapoléonienne et le système d'enseignement hongrois, modelé sur la Prusse (par suite d'une médiation autrichienne). Dans les relations scientifiques inter-étatiques, c'est évidemment à l'orientation culturelle de l'appareil scolaire et universitaire que revient le rôle capital. De fait, les fameuses réformes de Thun du système d'enseignement, réalisées au lendemain de la guerre civile de 1848-1849 et codifiée dans le texte administratif appelé *Entwurf*, ont tout fait pour 'systématiser' cet appareil (au sens de le transformer en un ensemble hiérarchisé et

intégré), de l'aligner sur son équivalent autrichien, mais aussi de l'incorporer dans le réseau germanique, qui allait s'étendre vers 1900 sur la majorité des pays de l'Est européen. Un semestre d'étude dans une faculté ou une polytechnique à Budapest, à Prague ou à Vienne, fut comptabilisé de façon interchangeable à Berlin, à Munich ou à Lemberg. Dans l'enseignement secondaire aussi, aboutissant à des variantes du baccalauréat (*Matura, Abitur, érettségi*), on retrouvait dans toute cette vaste région de l'Europe la triple division entre le *Gymnasium* (avec latin), la *Realschule* (sans latin), et le lycée dit 'commercial'.

La qualité de 'colonie culturelle germanique' peut donc bien s'appliquer à la Hongrie post-féodale. La réduction du pays à ce statut fut d'ailleurs brutalement signifié par le pouvoir impérial dans la décennie absolutiste post-révolutionnaire (1849-1860), lorsque tout l'enseignement secondaire et supérieur devait être germanisé, alors qu'il s'était auparavant presque entièrement magyarisé, grâce à la promotion du hongrois comme langue officielle d'État (1844). En 1867, après avoir regagné la haute main sur les affaires culturelles, le cabinet de Budapest n'a pas manqué d'efforts pour affaiblir ces liens presque exclusivement germaniques. Les indices cités plus haut montrent déjà que la germanisation linguistique et culturelle, tout dominante qu'elle eût paru, dissimulait un intérêt non négligeable des groupes des élites pour le français, toujours en deuxième position derrière l'allemand.

Dans les lycées, dès lors, l'enseignement du français en tant que cours facultatif devint plus fréquent. La seconde université classique du pays, fondée à Kolozsvár/Cluj (1872), fut dotée d'une faculté des Lettres et d'une faculté des Sciences séparées, inspirée de *l'Université napoléonienne*. Cette dernière a généralisé cette division dans ses institutions annexes, ainsi dans les options au baccalauréat entre lettres et sciences, dans les classes préparatoires aux grandes écoles, ou à *l'École Pratique des Hautes Études* (1868). Une telle division entre lettres et sciences n'existait en Europe pratiquement nulle part ailleurs qu'en France (à une ou deux exceptions près), puisque les Facultés des Arts ou Facultés Philosophiques, issues des universités fondées avant l'époque contemporaine, continuaient à réunir les deux branches jusqu'après le milieu du 20^e siècle. Le *Collège Eötvös* (1895), école de formation d'excellence avec – là encore – division en Lettres et en Sciences, fut fondé à Budapest explicitement sur le modèle de *l'École Normale Supérieure* de la Rue d'Ulm. Certaines publications officielles, ainsi les volumes de *l'Office Centrale de Statistique* – d'importance capitale pour le développement des sciences humaines dans le pays – commencèrent à sortir également en traduction française, et ce dès l'époque 'dualiste' d'avant 1918. Cette pratique se généralisera dans l'entre-deux-guerres. Le *Bulletin de l'Association des Statisticiens*, fondé en 1923, n'était publié qu'en français. Les gouvernements en place du 'régime chrétien', bien qu'en lutte diplomatique contre les puissances de l'Entente Cordiale après la défaite militaire de 1918 et le démantèlement de l'ancien royaume par le traité de Trianon (1920), faisaient eux-mêmes des gestes pour consolider leurs liens

culturels avec l'Occident non- germanique : ils allaient jusqu'à fonder des organes subventionnés en ce sens, comme la *Nouvelle Revue de Hongrie* (1932-1944) et le *Hungarian Quarterly* (1936-1944).

Ces rappels de faits de base, pour ce qui est des relations culturelles en quelque sorte 'institutionnelles' de la Hongrie avec la France, m'ont semblé nécessaires pour introduire notre thème particulier : les rapports franco-hongrois dans le cadre de la discipline sociologique hongroise, qui s'organise à partir de 1900 à Budapest, et dans quelques grandes villes de province (Litván-Szücs, 1973). Je ne compte pas m'appesantir ici sur les modalités du recours aux ouvrages sociologiques français et francophones, ni sur leurs fonctions dans la formation de la pensée et des pratiques savantes dans le panthéon de la sociologie hongroise, d'Oszkár Jászi à Zsuzsa Ferge, Rudolf Andorka et d'autres. Au lieu de cela, je mobiliserai quelques indices quantifiés originaux, portant sur l'intensité et des inégalités qu'on peut identifier dans l'orientation géoculturelle des premières chapelles sociologiques.

La langue des publications citées dans les deux journaux des premiers 'ateliers sociologiques' en Hongrie (1900-1918)*

	hongrois	allemand	français	anglais	italien et autres	ensemble	N =
<i>Huszadik Század = HSz</i>	31,6	37,1	17,1	10,8	3,4	100,0	686
<i>Magyar társadalom-tudományi szemle = MTTSz</i>	37,7	34,5	9,6	16,7	1,5	100,0	594

* Source : Victor Karády, Péter Tibor Nagy, *Sociology in Hungary. A Social, Political and Institutional History*, New York, Palgrave-Macmillan, 2019, p. 29.

Pour ce qui est des cercles des citations dans les revues des premiers ateliers sociologiques du début de 20^e siècle, le constat est simple : la grande majorité des références porte sur des savants étrangers. Les produits 'nationaux' des sciences sociales (concrètement : hongrois, dans le pays multi-ethnique) sont minoritaires dans l'univers des citations. Ce n'est qu'à titre exceptionnel qu'on trouve dans ces revues savantes des références à des publications d'autres langues usuelles dans le Bassin des Carpates, ou dans des pays voisins à l'Est. Dans la revue d'Oszkár Jászi (*HSz*, radical de gauche), les citations allemandes constituent la catégorie la plus importante (mais non majoritaire), suivies par les références françaises et anglaises. Dans *MTTSz* (revue des sociologues modérés ou nationalistes-conservateurs), la catégorie relativement la plus importante est formée de citations hongroises, suivies de près par des références allemandes, puis anglaises : on remarque qu'ici, les références françaises sont réduites à moins de 10 %

du total. La seule différence majeure entre les deux revues réside justement dans la divergence des fréquences des références françaises. On peut penser que cela revient à un écart entre les orientations idéologiques des deux organes. À l'époque de l'Affaire Dreyfus et de ses lendemains, les références françaises pouvaient signifier majoritairement une approche plutôt 'gauchiste' – bien que cette hypothèse reste à vérifier.

Il est intéressant de confronter ces résultats avec ceux obtenus pour la revue de la *Société de Sciences Sociales*, établie avec l'aide du comte Klebelsberg, ministre de l'instruction publique et des cultes du gouvernement Bethlen, au début du 'régime chrétien' de l'entre-deux-guerres. C'était une association peu professionnelle et de moindre envergure, si on la compare aux ateliers sociologiques des premières décennies du siècle, avec une orientation idéologique nettement conservatrice et nationaliste, comme cela convenait au règne de l'amiral Horthy : la composition des recensions, selon la langue des publications prises en compte, en porte témoignage.

Langue des publications recensées dans la revue *Társadalomtudomány*
(Science Sociale) (1921-1944)*

	hongrois	allemand	français	anglais	italien et autres	ensemble	N =
1921-1929	49,2	34,1	12,6	2,8	1,2	100,0	246
1931-1938	59,7	19,0	8,6	10,0	2,8	100,0	215
1939-1944	57,0	17,7	7,0	16,7	1,6	100,0	186

* Source : Victor Karády, Péter Tibor Nagy, *Sociology in Hungary. A Social, Political and Institutional History*, New York, Palgrave-Macmillan, 2019, p. 52.

Ici, il n'est pas question d'une grande ouverture à l'étranger. La majorité des recensions – allant croissant avec le temps – concerne des publications en hongrois. Toutefois, la diversité des textes traitant de travaux étrangers connaît une transformation significative selon les années. Dans la première décennie (années 1920), les références germaniques sont relativement dominantes devant les équivalents francophones, et la part d'autres encore est réduite au minimum. Dans les années 1930 et 1940 en revanche – c'est-à-dire à l'époque du resserrement des liens politiques du pays avec le Reich allemand – l'hégémonie relative des travaux allemands cède devant la montée des références à des auteurs anglo-saxons, tandis que les travaux français connaissent un déclin manifeste dans le cercle d'intérêt des auteurs de la revue. Force est de reconnaître qu'on peut saisir à travers ces chiffres une certaine mise à jour, voire une modernisation, de l'orientation intellectuelle des sociologues nationalistes attirés de l'époque, de même qu'un certain désintérêt pour les produits de la science allemande nazifiée. Visiblement,

les sociologues de l'époque n'ont pas méconnu les mutations des rapports de forces intellectuels en faveur des professionnels anglo-saxons dans la production sociologique, au moment de la nazification de l'Europe (après 1938). Pareille ouverture, ici modeste mais démontrable, vers les civilisations du monde anglophone, suit peut-être l'exemple que pouvaient donner les mouvements sociologiques de pays voisins, où la discipline a connu à la même époque une institutionnalisation beaucoup plus avancée qu'en Hongrie. Alors qu'ici, comme on le voit dans notre tableau, la multiplication rapide des références anglo-saxonnes n'atteint au total qu'un sixième de l'ensemble – en troisième position derrière les références nationales-locales et germaniques – en revanche, dans les journaux sociologiques polonais et tchèques des années 1930, ces références anglo-saxonnes, bien que non-majoritaires, représentent déjà la plus grosse catégorie culturelle, si l'on observe des données quantifiées dûment élaborées (Kilias, 2018 : 190).

Grâce aux progrès – proprement fulgurants – des technologies informatiques, nous disposons désormais d'autres sources capables de fournir des indicateurs beaucoup plus précis de l'orientation intellectuelle du public hongrois en matière de sociologie. Il s'agit de la possibilité technique de recenser dans la presse contemporaine l'évocation des noms des personnalités de toute sorte, notamment des sociologues étrangers les plus en vue. Dans le tableau ci-après, j'ai choisi les protagonistes de la scène sociologique française contemporaine, y ajoutant certains représentants les plus connus d'autres sciences annexes, ainsi l'histoire littéraire (Lanson), ou politique et sociale (Fustel de Coulanges, Seignobos), la géographie (Vidal de la Blache), la philosophie (Bergson), la philosophie politique (Sorel), ainsi que, par contraste, quelques sociologues contemporains non-francophones parmi les plus connus (Max Weber, Tönnies, Simmel et Herbert Spencer). Dans la sociologie française du début du 20^e siècle, on distingue habituellement trois chapelles : en premier lieu l'école ancienne de la « science sociale » fondée par Le Play, mais dont la direction fut reprise après la disparition de son fondateur par de Tourville ; puis la formation dite « internationaliste » (Worms, Richard), proche de Tarde ; enfin, l'« École sociologique » d'Emile Durkheim (Mauss, Bouglé, Halbwachs), qui prend appui sur les bases positivistes de la discipline, posées par Auguste Comte.

Avant d'interpréter les chiffres du tableau, il faut toutefois savoir que ceux-ci reflètent à la fois l'intérêt porté aux auteurs concernés dans les journaux professionnels ou proches du métier de sociologue en formation, mais aussi l'apparition des noms en question dans la presse de grand public. Il s'agissait donc plus d'un 'indice de célébrité' qu'une mesure de l'influence professionnelle qu'exerçaient les auteurs dans le champ hongrois de la sociologie naissante (1900-1919) ou 'renaissante' (après 1920), par suite de l'émigration des principales têtes pensantes de la discipline. Dans une analyse plus fine, on devrait pouvoir faire la part, dans ces chiffres, de ce qui revient à l'appréciation professionnelle des auteurs, par contraste avec leur célébrité 'extra-intellectuelle', susceptible d'être acquise en dehors des circuits savants de communication, notamment

dans diverses luttes politiques comme, en France, l'affaire Dreyfus et ses suites. Autre remarque 'technique' : ces données proviennent du comptage informatique de l'apparition des noms de famille sans prénom, cas le plus fréquent, sauf pour certains auteurs – tel Max Weber – où ce procédé serait inopérant, étant donné la popularité considérable du nom *Weber* dans les pays germaniques ; dans ce dernier cas, on a pris pour base du comptage le nom et le prénom réunis.

Certains constats élémentaires s'imposent dans l'étude comparatiste des chiffres de nos derniers tableaux.

Lorsque les personnalités citées ont connu une certaine célébrité avant la Première Guerre mondiale déjà, leur nom, pendant les hostilités et les troubles révolutionnaires qui ont suivi – années 1915-19 – est en général beaucoup moins évoqué que précédemment. On obtient des résultats semblables en étudiant la fréquence d'apparition de notions auparavant souvent discutées dans la presse (telles que *sociologie*, *antisémitisme*, *pacifisme*, *féminisme*, *espérantisme*, *sionisme*, *anti-dualisme*, etc.) ; les années de la guerre semblent avoir détourné le discours public des problèmes intellectuels et sociaux usuels en temps normal, le dirigeant vers d'autres thèmes de préoccupation publique qui semblent plus urgents. Il y a certes des exceptions à cette règle, ainsi les membres de l'école sociologique dont le chef de file (Durkheim) est décédé en 1917 : celui-ci fut sans doute célébré aussi dans la presse, tandis que des membres plus jeunes de cette chapelle savante, dans les années de guerre, n'atteignaient qu'un niveau de notoriété plutôt modeste.

Pour ce qui est de l'effet de la durée d'existence sur la célébrité, il y a deux modèles : certains auteurs relativement prestigieux ont été progressivement oubliés après leur disparition, ou cités bien moins souvent qu'ils ne l'étaient de leur vivant (Le Play, Richard, Worms, Herbert Spencer, Tarde) ; d'autres, au contraire, n'ont connu la célébrité qu'après leur mort, tel Max Weber, ou ont vu cette célébrité grandir encore, tel le philosophe social anarcho-syndicaliste George Sorel.

En ce qui concerne l'impact dans l'opinion hongroise, telle que reflétée par la presse, des principaux sociologues français contemporains, la prééminence de l'École sociologique est manifeste : Durkheim est le sociologue français le plus cité avant 1920, suivi – curieusement – par Le Play (mort au 19^e siècle), puis par Tarde. Les Durkheimiens se trouvent également parmi les auteurs réunissant le plus de références dans la presse hongroise des premières décennies du 20^e siècle, si on les compare aux membres secondaires ou aux successeurs des chefs des deux autres écoles. L'écart se creuse davantage encore dans l'entre-deux-guerres, entre cette prééminence de l'École sociologique et le faible score des autres sociologues français.

Nos chiffres démontrent toutefois que les auteurs français les plus connus dans l'opinion hongroise n'étaient pas – ou pas seulement – les sociologues durkheimiens. Parmi les autres auteurs choisis pour notre démonstration, on trouve le philosophe et psychologue théoricien Henri Bergson, de loin le plus cité ; qui plus est, sa visibilité

publique n'a fait qu'augmenter dans l'entre-deux-guerres, au point de réunir à l'époque plus d'évocations que tous les autres auteurs français pris ici ensemble. Le spiritualisme subjectiviste de Bergson convenait manifestement le mieux au mode intellectuel conservateur dominant sous le 'régime chrétien' – en dépit du fait que Bergson était juif. Si les autres auteurs français – tous professeurs de la Nouvelle Sorbonne républicaine – enregistraient des scores de citation honorables, comme l'historien littéraire Lanson ou l'historien politique Seignobos, et si leur 'cote' n'a guère diminué avant la Seconde Guerre mondiale, ils étaient tout de même moins visibles, dans les journaux hongrois, que le chef de l'École sociologique.

Cela dit, les exemples des autres sociologues étrangers bien connus dans la première moitié du siècle dernier jouissent d'une notoriété comparable, voire supérieure, à celle de Durkheim. Comme nous l'avons déjà rappelé, Max Weber a fait sa percée dans la presse hongroise, comme sur la scène intellectuelle internationale, après sa mort : en 1920. Simmel apparaît comme le sociologue le plus mentionné de tous, avant et même après sa mort. Tönnies, contemporain des auteurs qui viennent d'être mentionnés mais restant actif après eux, continue à s'attirer l'intérêt du public hongrois à un niveau moyen mais non négligeable. Quant à Herbert Spencer, personnage internationalement dominant de la discipline sociologique naissante au 19^e siècle sous le signe du positivisme, son statut dans la presse hongroise de l'entre-deux-guerres, bien qu'en fort déclin comparé à l'avant-guerre de 1914, se maintient à un niveau dépassant toujours ses concurrents virtuels en sociologie cités dans le présent travail. Ce n'est pas le lot de l'autre père fondateur de la discipline, Auguste Comte : il est cité avec une régularité honorable tant avant qu'après la césure de la Grande Guerre, mais sans comparaison avec les chefs de file internationaux de la discipline.

Ces données restent un peu brutes : l'espace manque ici pour faire la distinction entre journaux savants et grande presse (quotidienne ou autre). Pourtant, elles offrent des indications très objectives sur la place – somme toute importante - de la sociologie française dans le système de référence des sociologues (et des publics s'intéressant à la sociologie) en Hongrie, dans la phase finale de l'Ancien Régime. Contrairement au message des premiers tableaux ci-dessus, qui signalaient une prépondérance allemande relative mais ferme, et un recul du français dans l'univers référentiel de la sociologie hongroise, les chiffres de nos derniers tableaux témoignent d'une balance quasiment équilibrée entre les influences française et germanique dans ce secteur des sciences sociales, débutantes sur les bords du Danube.

Personnalités des sciences sociales françaises et autres citées par leur nom de famille dans la presse hongroise (1895-1944)

années	Auguste COMTE* 1798- 1857	'ECOLE SOCIOLOGIQUE' DURKHEIMIENNE				ECOLE 'INTERNATI- ONALISTE'		
		Emile DURK HEIM 1858- 1917	Marcel MAUSS 1872- 1950	Célestin BOUGL É 1870- 1940	Maurice HALBW ACHS 1877 - 1945	Gabriel TARDE 1843- 1904	René WOR MS* 1869- 1926	Gaston RICH ARD* 1860- 1945
1895- 1899	30	15	10	1	2	56	7	0
1900- 1904	34	31	5	20	0	18	6	2
1905- 1909	30	124	13	28	5	18	9	2
1910- 1914	47	105	9	24	2	28	13	6
1915- 1919	24	194	31	3	14	12	2	18
ensem ble	122	469	68	76	21	132	37	28
1920- 1924	22	65	1	15	0	6	0	0
1925- 1929	45	84	12	18	5	6	0	2
1930- 1934	36	49	9	23	10	14	3	1
1935- 1939	37	92	12	52	5	9	0	2
1940- 1944	23	32	7	10	1	6	0	2
ensem ble	163	322	41	118	21	41	3	7

* Nom et prénom

VICTOR KARADY : Les relations avec la France...

années	'LE PLAYISTES'		AUTRES			HISTORIENS			
	Frédéric LE PLAY 1806- 1882	Henri de TOUR- VILLE 1842- 1903	Alfred ESPI NAS 1844- 1922	Georges SOREL 1847- 1922	Henri. BERG SON 1859- 1941	Gustave LAN SON 1857- 1934	Charles SEIGN OBOS 1854- 1942	Denis FUST EL DE COUL ANGE 1830- 1889	Paul VIDAL DE LA BLA CHE 1845- 1918
1895- 1899	15	2	20	74	9	24	24	56	9
1900- 1904	198	2	14	39	14	49	8	18	3
1905- 1909	81	2	10	24	54	149	19	18	1
1910- 1914	41	0	11	79	611	115	23	28	7
1915- 1919	10	0	2	45	436	36	7	12	12
ensem ble	345	6	57	191	1124	373	81	132	32
1920- 1924	23	0	2	57	362	41	28	6	2
1925- 1929	27	15	6	154	723	51	18	6	9
1930- 1934	19	3	7	155	568	47	19	14	14
1935- 1939	50	0	4	148	511	56	83	9	29
1940- 1944	17	0	0	49	418	30	34	6	4
ensem ble	136	18	19	563	2582	225	182	40	58

Sociologues contemporains étrangers

années	Max WEBER* 1864-1920	Georg SIMMEL 1858-1918	Ferdinand TÖNNIES 1855-1936	Herbert SPENCER* 1820-1903
1895-1899	4	50	14	291
1900-1904	2	89	15	589
1905-1909	8	96	21	413
1910-1914	17	116	34	383
1915-1919	21	158	40	113
ensemble	52	509	124	1789
1920-1924	35	72	15	71
1925-1929	112	124	64	165
1930-1934	131	97	46	166
1935-1939	112	100	61	114
1940-1944	87	29	34	63
ensemble	477	422	220	579

Bibliographie

- JANOS Andrew C. (1982), *The Politics of Backwardness in Hungary, 1825-1945*, Princeton, Princeton University Press.
- KARADY Victor (2012), « Les Allemands dans l'intelligentsia moderne émergente en Hongrie à l'époque de la Double Monarchie », *Austriaca*, No. 1, p. 193-221.
- KARADY Victor (2018), « Egy nagy kutatás margójára. Nemesek, keresztények, zsidók a peregrinus diákságban (1850-1918) » [En marge d'une grande recherche : nobles, chrétiens et juifs chez les étudiants en pérégrination, 1850-1918], in *Universitas Historica. Tanulmányok a 70 éves Szögi László tiszteletére*, Budapest, Magyar Levéltárosok Egyesülete, p. 251-263.
- KILIAS Jaroslaw (2018), « An Older Brother: Polish and Czechoslovak Sociology in the 1960s », in *Social Sciences in the "Other Europe" since 1945* (Adela Hincu, Victor Karady éds), Budapest, CEU Press, p. 185-208.
- LITVÁN György, SZÚCS László (1973), *A szociológia első magyar műhelye* [Le premier atelier de sociologie hongroise], Budapest, Gondolat.
- Magyar statisztikai évkönyv* (1893) [Annuaire statistique de la Hongrie, 1893].
- MÉSZÁROS István (1988), *Középszintű iskoláink kronológiája és topográfiája, 996-1948*, [Chronologie et topographie de nos écoles secondaires, 996-1948], Budapest, Akadémiai.

VICTOR KARADY

Central European University, Budapest
 Courriel : karadyv@gmail.com